

Printemps de la convivialité le 20 mars 2009

Le sens profond du savoir-vivre

Dominique Picard*

Qu'on ait besoin de politesse, c'est facile à démontrer : il suffit de voir comment on réagit lorsqu'on est confronté à l'impolitesse. Quand mon collègue ne me salue pas ; quand dans la rue on me bouscule sans s'excuser ; quand ma fille me « pique » mon pull sans me demander l'autorisation (alors même que je la lui aurais donnée), quand on entre dans mon bureau sans frapper... C'est profondément désagréable. Pourquoi ? Parce que dans tous ces cas, mon existence a été niée : mon collègue m'a signifié que je n'existais pas à ses yeux, on m'a traité comme un simple papier gras qu'on peut piétiner ; on m'a refusé le droit d'avoir la maîtrise de mes possessions (comme les esclaves qui n'ont rien à eux).

Le point commun à toutes ces situations, c'est que chacun de nous a besoin de recevoir des marques de reconnaissance de la part des autres et que c'est même l'une des raisons principales pour lesquelles on entre en relation avec eux : pour qu'ils nous confirment qu'on existe. C'est comme ça, l'homme est fait ainsi, il a besoin des autres pour peaufiner son identité (impossible, dans le temps d'expliquer cela).

L'une des grandes fonctions des règles de politesse et rituels de savoir-vivre est de permettre cette nécessaire « reconnaissance identitaire »

(Ce n'est son seul aspect, mais c'est celui que j'ai choisi de privilégier aujourd'hui car il permet bien de comprendre les liens qu'il peut y avoir entre politesse et convivialité puisque la, convivialité est, elle aussi, en grande partie, fondée sur la reconnaissance et le respect des autres)

Comment agit le savoir-vivre pour assurer la reconnaissance identitaire ?

➤ D'abord en donnant des repères pour la construction de soi.

Ce qu'on appelle « politesse » ou « savoir-vivre » (les 2 mots sont quasi-synonymes) se présente sous la forme d'un ensemble de règles proposant des modèles de conduite adaptés aux différentes situations sociales qu'on peut rencontrer. Et lorsqu'on lit un traité de savoir-vivre, on a l'impression de pénétrer dans un univers ordonné, sorte de « second life » tout le monde a sa place et sait comment la tenir :

- Les gens sont essentiellement identifiés de manière statutaire : sexuel (femme, homme), professionnel (patron, médecin, commerçant...), âge (vieillard, enfant...), etc.

- Ce qui leur permet d'être répartis dans des catégories (les femmes, les employés, ...).

- Chaque catégorie est placée dans un couple d'opposition (opposition dite « binaire ») avec une autre (homme/femme ; hôte/invité ; commerçant/client...).

- A chaque catégorie sont dévolus des façons d'être qui vont permettre aux acteurs de s'ajuster les uns aux autres et de se donner la réplique en renforçant mutuellement leur image sociale.

Ainsi, est une femme ce qui n'est pas un homme (et vice versa), une femme est hiérarchiquement supérieure à l'homme et cela se traduit par tout un système de préséance (qu'on appelle la « galanterie »), supériorité dont elle saura ne pas abuser et qu'elle récompensera en montrant à l'homme son besoin de le séduire, de lui plaire, d'être approuvée par lui.

- Les devoirs et les prérogatives de chaque catégorie identitaire varient en fonction du type de partenaire avec lequel on est en contact et du type de couple d'oppositions qu'on forme avec lui :

un cadre d'une cinquantaine d'années, par exemple, s'attend à recevoir des marques de respect de la part de ses jeunes voisins (opposition vieux/jeune) ou de sa secrétaire (chef/subordonné) ; mais c'est à lui d'en témoigner aux parents de ses amis (jeune/vieux), à la dame inconnue qu'il croise dans le métro (homme/femme), au ministre auquel on le présente, même s'il a dix ans de moins que lui (inférieur/supérieur).

➤ Cette identité-là, le savoir-vivre s'évertue à la rendre visible. Ce qui permet à chacun d'exister, d'être vu et identifié jusque dans les actes les plus quotidiens.

Ainsi le fameux et incontournable « Bonjour, merci, s'il vous plaît » est tout entier une réponse à ce besoin-là : « bonjour » = « Je vous reconnais comme une personne faisant partie de mon entourage » ; « merci » = « je vous reconnais comme une personne avec laquelle je suis engagée dans un rapport de réciprocité et de qui je ne reçois rien sans rendre (au moins symboliquement) » ; « s'il vous plaît » = « je vous reconnais comme un individu à part entière qui s'engage de son plein gré dans une relation avec moi ».

➤ Et comme exister n'est pas simplement être « visible », mais aussi être « écouté » (capter l'attention). On peut également considérer que toutes les règles qui obligent à s'engager dans la communication (comme regarder celui vous parle ; ne pas lire son journal ou regarder par la fenêtre quand on vous parle) ont le même but..

➤ Cependant, il ne s'agit pas simplement d'être reconnu : la reconnaissance que l'on veut est une reconnaissance valorisante

On a besoin de se voir renvoyer une image positive de soi, besoin qu'expriment merveilleusement des expressions comme « garder ou ne pas perdre la face »,.

Là aussi, les rituels du savoir-vivre peuvent être vus comme des aides à l'expression valorisante de soi.

On assiste ainsi à une sorte de mise en scène autour de la mise en valeur d'autrui. Et les règles de politesse contiennent ainsi une multitude de petites marques valorisantes.

Il y en a beaucoup :

Ces petits mots qu'on doit dire dans les saluts (« bonjour... Madame la Directrice »), l'ordre des présentations, par exemple. Ou ce qu'on appelle le « tact » : frapper avant d'entrer pour ne pas surprendre son patron en train de bâiller ; éviter un sujet de conversation qui gênerait, ne pas remarquer une gaffe ou un manque de goût...

➤ Enfin, pour terminer, je voudrais aborder la façon dont le savoir-vivre prend en compte le fait que chacun de nous existe aussi par la place qu'il occupe dans un groupe (*enfant dans la famille – salarié dans une entreprise...*). Car cette appartenance à des groupes participe de notre identité (à développer si le temps le permet)

C'est tellement fort, que chaque fois qu'un individu intègre un groupe social, le quitte ou y change de statut, on peut dire qu'il est en position de fragilité identitaire et que le groupe entier doit s'adapter à ce changement.

Dans ces situations, le savoir-vivre propose des cérémonies rituelles (grandes ou petites) qui permettent de faire officiellement reconnaître par le groupe le nouveau statut

La cérémonie de mariage a cette fonction de permettre à des inconnus de fusionner en un groupe familial.

Mais les pots qu'on offre pour un départ à la retraite ou une promotion ont le même sens.

les discours qui se prononcent à ce moment-là sont des reconnaissances symboliques des changements identitaires. C'est pourquoi ils sont nécessaires.

Pour fêter une promotion par exemple,

il y a généralement un discours des supérieurs, essentiellement laudatif et justifiant la décision.

Celui du représentant des collègues est plus complexe car il doit non seulement féliciter mais aussi rassurer le promu sur le fait qu'il n'est pas rejeté (par jalousie par exemple) : il ratifie la décision prise en y associant le groupe entier (« *C'est au travail de tout le service que ta promotion rend hommage* »),

Mais en même temps il signifie, souvent de manière ironique, la distance qui s'instaure entre le promu et son ancien groupe d'appartenance (« *Nous n'oserons plus te prendre ton tour à la cantine ou faire des réflexions sur la couleur de tes cravates* »).

Ce « double langage » est une façon de gérer, dans la taquinerie et la bonne humeur, le passage d'une position égalitaire à une position hiérarchique et les inévitables changements relationnels qu'il va entraîner : moins de complicité et de liberté de langage ; plus de marques de respect et de contrôle de soi. De toute façon, le discours se termine toujours par un *hommage au promu*, afin de bien montrer que ce qui lui arrive n'est que justice et que tout le monde l'accepte dans la joie et sous les applaudissements.

Les départs à la retraite sont tout aussi conventionnels. Il s'agit là de faire comprendre à celui qui part qu'il n'est pas abandonné, nié, rejeté parce qu'il s'en va. On va retracer la carrière du partant en valorisant sa compétence et son dévouement à l'organisation,

manifester le regret de le voir partir et ne pas oublier de glisser une petite pointe d'envie à propos de l' « heureux » sort qui l'attend.

Ces rituels apparaissent bien être une façon d'entériner collectivement le passage d'un statut à un autre. On signifie le statut et on valorise ce changement et on rassure l'intéressé sur le fait que le changement dont il est l'objet est accepté et qu'il occupe toujours une place dans la communauté et dans l'esprit (ou le « cœur ») de ses membres.

Ces rituels sont indispensables et leur utilité peut d'ailleurs être démontrée *a contrario* par le manque qui se fait sentir lorsqu'ils n'existent pas et que le changement s'effectue brutalement, comme dans le cadre d'un licenciement

J'arrive au terme de cette communication. J'espère avoir montré que le savoir-vivre a son utilité, au moins par la reconnaissance identitaire qu'il permet de signifier symboliquement.

D'ailleurs, une autre preuve en est qu'il n'existe pas de civilisation sans règles de ce type

* *Pourquoi la politesse ? Le savoir-vivre contre l'incivilité* Le Seuil, 2007 ; *Politesse, savoir-vivre et relations sociales*, PUF (« Que sais-je ? »), 2007 (dernière édition).